

FESTIVAL  
premiers plans  
D'ANGERS

## Tchéky Karyo, cet acteur qui nous unit

De passage au festival Premiers Plans à l'occasion d'une lecture de scénario, Tchéky Karyo, véritable figure du cinéma, nous offre sa vision du métier d'acteur. Passionné, cet homme en perpétuel apprentissage ne cache pas son désir de découvrir de nouveaux horizons.

La comédie s'est imposée à Tchéky Karyo dès l'adolescence, en réponse à tous les moments forts vécus : « à l'époque j'étais comme un volcan plein de magma, le théâtre était une forme d'exutoire me permettant de faire jaillir mes émotions » confie-t-il. Sur les planches il rencontre « des gens qui partageaient les mêmes tempêtes et le même goût pour l'art dramatique ». Seulement attiré par « un jeu plus sobre et minimaliste » il s'est instinctivement tourné vers le 7<sup>e</sup> art où « le spectateur n'est pas aveuglé par des effets de grotesque ».

Vers l'âge de 30 ans, il débute au cinéma dans « Le retour de Martin Guerre » de Daniel Vigne. En 1982, il est nommé aux César dans la catégorie meilleur espoir masculin pour son rôle de Petrovic dans « La Balance » de Bob Swaim. « C'était un coup de projecteur sur un jeune acteur qui mourrait d'envie de jouer la comédie » confesse-t-il. Quelques années plus tard, sa carrière est récompensée par le prix Jean Gabin qu'il vit comme un couronnement : « pour moi, c'était rassurant, idéal pour la confiance. Au-delà d'ouvrir des portes, ça crée le désir chez les gens du métier ». La suite l'amène à incarner notamment Tom dans « L'ours » de Jean Jacques Annaud et Bob dans « Nikita » de Luc Besson, deux rôles mythiques qui vont le révéler au grand public.

### Vers une autre culture cinématographique

Parti vivre aux Etats-Unis avec sa compagne, c'est naturellement que sa carrière s'internationalise. Il se plonge



Tchéky Karyo : « je me sens un homme d'action. »

dans ce nouvel univers, cette autre culture cinématographique, et s'impose dans des superproductions telles que « Bad Boys », « GoldenEye » ou encore « The Patriot ». Ce parcours à Hollywood ne faisait pas parti d'un plan de carrière : « je n'avais pas calculé à l'avance tout ce qui allait se passer. Mon seul désir était de découvrir de nouvelles choses, d'en apprendre toujours plus sur mon métier ».

Tchéky Karyo aime se renouveler, il ne veut pas se « fossiliser dans la notoriété », c'est pourquoi il s'engage avec autant de passion dans des projets plus modestes comme « Anglavakt », film suédois, à l'affiche en 2010. Plus que la reconnaissance, « c'est l'envie de donner, le besoin d'être en

apprentissage constant » qui le motive. Celui qui se définit comme un homme très actif multiplie les expériences, notamment dans la musique, avec la sortie en 2006 de son premier album « Ce lien qui nous unit ». Cet univers artistique lui apporte beaucoup : « c'est quelque chose qui me tient à cœur et que je veux approfondir. » Quant à la réalisation, il y songe, « mais je n'ai pas encore eu la patience de m'y mettre » avoue-t-il. En dépit d'une filmographie impressionnante, Tchéky Karyo continue à se nourrir de chaque expérience. Autant qu'il donne à ce métier, il ne demande qu'à recevoir encore et toujours tel un éternel apprenti.

Anaïs Meslet, Amaury Perdriau et Matthieu Ruffault

FESTIVAL  
premiers plans  
D'ANGERS

DÉCOUPAGE

Lumière sur  
Pelin Esmer, la  
curiosité comme  
leitmotiv

Premier pas à  
Premiers Plans  
«La ligne blanche»  
tracée par Olivier  
Torres

Traits-portrait  
Cet acteur qui  
nous unit

Directeur de publication :  
Xavier Massé • Chef de projet :  
Magali Prodhomme-Allègre •  
Directeur artistique : Alexis Desjeux  
• Crédits photos : fotolia,  
Répliques, Festival Premiers Plans  
• Impression : Hexa Repro •  
Rédaction : Julien Bernier, Hélène  
Bielak, Philippe Billard, Clémence  
Bohème, Claire Cesbron Lavau,  
Arthur Chupin, Clément Gacheny,  
Julia Jonchère, Sébastien Josso,  
Simon Le Boulaire, Juliette Le  
Gall, Audrey Le Goff, Anaïs Meslet,  
Sandra Métayer, Gildas Moutet,  
Alice Pellerin, Amaury Perdriau,  
Marion Rimbart, Matthieu Ruffault,  
Emilie Weynants • Mise en page :  
Claire Cesbron Lavau, Matthieu  
Ruffault, Alice Pellerin (étudiants  
de l'ISCEA) •

# RÉPLIQUES

N°7 - 29 janvier 2010

(( RENCONTRE AVEC... ))

## Philippe Rouyer, la cinéphilie à vif

Critique de cinéma pour les revues *Positif* et *Psychologie magazine*, pour la télévision sur Canal+ mais aussi pour la radio sur *France Culture*, Philippe Rouyer s'adresse à tous les publics. Intarissable sur le 7<sup>e</sup> art, il rencontre cette semaine le public de Premiers Plans.

« J'ai fait mentir Truffaut qui disait : « Ca n'existe pas un adolescent qui dit à ses parents : je veux être critique de cinéma. » Pourtant, dès l'âge de 12 ans, Philippe Rouyer le sait, il en fera son métier. C'est en 1985 qu'il fait ses premiers pas en tant que critique au sein de la revue *Positif*, auquel il est depuis resté fidèle. Dans son travail, le critique veille à préserver un regard objectif et enthousiaste afin de fournir aux cinéphiles les outils nécessaires à l'analyse d'un film : « Quand j'écris à *Positif*, je me considère comme un mur dans une partie de squash, je renvoie la balle au spectateur. » Philippe Rouyer cherche avant tout à transmettre son amour du cinéma à un large public. Pour cela, il privilégie un langage accessible qui, pour autant, « ne simplifie pas la pensée ». Il veille également à ce que ses écrits soient « entendus » par les réalisateurs, avec lesquels il entretient



Philippe Rouyer, à la rencontre du public, présente aujourd'hui 5 films de Melville

des rapports exclusivement professionnels, afin de ne pas fausser son objectivité.

### Melville : un cinéma de genre et d'auteur

Le critique nourrit une passion pour l'ensemble de l'œuvre « melvillienne » dont il assure la présentation, depuis mercredi, au festival. Philippe Rouyer considère la rétrospective consacrée à l'homme au Stetson comme l'occasion : « de faire (re)découvrir des films

conjuguant cinéma de genre et cinéma d'auteur ». Il évoque également le don qu'avait Melville de « rendre mythique le quotidien » et d'utiliser le regard pour donner du sens aux silences. Un style auquel le public se montre indéniablement réceptif, comme a pu le constater hier Philippe Rouyer lors de sa présentation du « Silence de la mer ».

Juliette Le Gall, Audrey Le Goff et Philippe Billard

## (( A LA CROISÉE... ))

### Tim Burton fait son festival !



« Ma venue à Premiers Plans est le cadeau d'anniversaire que je me fais tous les ans. Ce que j'apprécie le plus c'est la diversité de genres proposée. Par exemple, cet après-midi, j'ai redécouvert Tim Burton tout comme j'ai pu redécouvrir Melville sur grand écran. Edward aux mains d'argent est une belle image de l'acte de création. »

**Pascale, 56 ans, Guérande**



« Le film était vraiment magique. Je voulais le voir depuis longtemps. J'adore l'univers de Tim Burton, même s'il est parfois un peu spécial. Le rôle de Johnny Depp ne doit pas être simple, mais son expression est très juste. Je suis ravie de découvrir au festival des films qu'il est difficile de se procurer. »

**Sophie, 15 ans, Trélazé**



« Je n'avais jamais vu « Edward aux mains d'argent » sur grand écran. C'était génial d'avoir l'opportunité de le revoir en salle, puisqu'il n'est plus diffusé dans les cinémas. Je ne suis jamais déçu avec les films de Tim Burton. Johnny Depp a un rôle vraiment à part dans ce film, un personnage sombre, mais qui reste drôle. »

**Thomas, 19 ans, La Rochelle**

Julia Jonchère, Sandra Métayer et Clémence Bohême

## (( LA PHOTO DU JOUR ))



Elisabeth et Julie Depardieu, en hommage à Guillaume.

## (( LUMIÈRE SUR... )) Pelin Esmer, la curiosité comme leitmotiv

La découverte du jeune cinéma turc est l'occasion de mettre en lumière des réalisateurs méconnus du grand public. C'est le cas de Pelin Esmer, qui a présenté son long métrage «10 to 11» aux festivaliers.

Avec «10 to 11», Pelin Esmer, jeune réalisatrice turque, prolonge la réflexion engagée dans son précédent documentaire, «The Collector», qui raconte la vie d'un collectionneur. «C'était à une époque où je me posais beaucoup de questions sur le temps, la mémoire, le souvenir. Le collectionneur représente bien cette continuité» confie-t-elle. Dans «10 to 11», elle met en scène le même personnage, Mithat, et approfondit son rapport à la collection, un rapport plein d'ambiguïté. «Je me suis sentie obligée de faire ce film parce que dans The Collector, je n'avais pas assouvi ma curiosité» précise-t-elle. Ainsi, le collectionneur s'illustre comme un personnage isolé, distancié, entouré pour ne pas dire enfermé dans ses collections : des journaux accumulés depuis 1950, des bouteilles de vodka, des timbres etc. Le film témoigne également d'une belle relation de partage entre le vieux collectionneur solitaire et Ali, un jeune concierge, soudain attiré par la passion de l'octogénaire. En trame de fond, la ville d'Istanbul, dans laquelle évolue Mithat, métaphorise la corne d'abondance qui vient alimenter



Pelin Esmer a préparé «10 to 11» lors de son séjour à la cinéfondation de Cannes

l'obsession du collectionneur : «Il ne pouvait vivre que dans une ville comme Istanbul. C'est une ville surprenante et sans limite», explique la réalisatrice.

### Un parcours déjà pavé de récompenses

Pelin Esmer a commencé par étudier la sociologie à l'université d'Istanbul. En troisième année, elle a eu la chance d'assister un réalisateur américain. Cette rencontre et sa participation à un atelier cinéma en Turquie ont été déterminantes. En côtoyant plusieurs de ces cinéastes, elle se rend compte «que faire du cinéma, ce n'est pas si impossible que ça». Sa carrière débute en tant qu'assistant

réalisateur sur des productions turques et étrangères. Elle poursuit en réalisant, seule, ses premiers films. En 2002, elle réalise «The Collector» pour lequel elle a obtenu le prix du meilleur documentaire de Rome. Son second documentaire «The Play», réalisé en 2005, a été présenté dans une quarantaine de festivals et a décroché plusieurs récompenses. Aujourd'hui, elle avoue que la sociologie, l'influence indirectement lorsqu'elle écrit ses scénarios et l'amène à réfléchir autrement : «La sociologie m'a laissé un petit animal en moi qui s'appelle la curiosité» ajoute-t-elle.

Emilie Weynants et Clément Gacheny

## (( PREMIERS PAS A PREMIERS PLANS ))

### « La ligne blanche » tracée par Olivier Torres

Olivier Torres a présenté avant-hier au public « La ligne blanche », en compétition dans la catégorie longs-métrages français. Le réalisateur parisien aborde sa venue au festival avec « beaucoup de joie ».

Mercredi soir, les festivaliers ont pu découvrir l'histoire de Jean, un homme à la personnalité tourmentée. Fils absent et père détaché, Jean Desbois, comédien de profession, tente de renouer avec son fils Julien. Avec ce film, Olivier Torres a souhaité aborder un thème contemporain, celui des rapports père/fils. Loin d'être autobiographique, ce long-métrage réalisé sur trois ans, porte un « regard intime » sur cette relation, mis en scène par d'intenses échanges entre les deux personnages. Lors de la projection, Olivier Torres a rendu hommage à Guillaume Depardieu, pour qui le rôle principal était initialement destiné. « Un film reste vivant, même si l'équipe change, c'est la vie normale d'un film », confie le réalisateur. Elliott Murphy, ex-guitariste de Bruce Springsteen, a suivi l'aventure depuis ses débuts. Il a entièrement composé la bande originale du film mais a également



« Je suis un grand fan de Melville »

tenu le rôle de Bob, l'ami de Jean. Ici la musique est essentielle, « elle aide à ne pas trop se poser de questions » avance Olivier Torres. À l'aise devant comme derrière la caméra, il estime qu'« être acteur et réalisateur, c'est le même mouvement. Ça n'a rien de schizo de jouer dans des films que l'on réalise. » Pour la suite, Olivier Torres vient d'achever l'écriture de son prochain long-métrage, «Le joueur». De nouveau centré autour d'un personnage masculin, le tournage devrait débiter cet été.

Hélène Bielak et Claire Cesbron Lavau

## HORS CHAMP

### Le traducteur, figure indispensable du festival

Compte tenu de la présence de réalisateurs étrangers (44 au total), le festival Premiers Plans, fait appel à de nombreux traducteurs. Chargés de suivre un ou plusieurs cinéastes, ils permettent notamment d'instaurer un véritable échange avec le public et la presse. Naz Oke est l'une d'entre-eux. A l'occasion de la découverte du jeune cinéma turc, la traductrice, stambouliote d'origine, a été sollicitée pour venir travailler pendant le festival. Elle a, entre autres, accompagné Pelin Esmer, auteur de «10 to 11»,

pendant ses interventions publiques. Elle travaille sur le festival depuis quatre ans. Traductrice mais aussi écrivain, dessinatrice et journaliste, Naz écrit régulièrement pour la presse turque. Elle concède régulièrement pour la presse turque. Elle concède que pour les traducteurs, la tâche n'est pas toujours aisée car «traduire et écouter, ce n'est pas évident». D'autant plus que la langue turque est inversée par rapport au français : «le dernier mot de la phrase turc est le premier de celle en français» explique-t-elle. Ce sont les programmeurs du festival qui donnent aux traducteurs les noms des réalisateurs à suivre. Pour cette 22<sup>e</sup> édition, Naz a assisté les six réalisateurs et le producteur turcs présents. Au-delà de la rencontre professionnelle, des relations d'amitié

se tissent entre traducteur et cinéaste. «L'année dernière, Ozcan Alper, qui était absent, a reçu le prix de la meilleure musique documentaire, pour Sonbahar. A sa demande, je suis montée sur scène pour recevoir sa récompense», raconte-t-elle. Les traducteurs veillent à ce que la communication reste possible : «J'essaie de rester le plus longtemps avec les réalisateurs turcs que j'accompagne, notamment lorsqu'ils ne parlent ni français, ni anglais» précise-t-elle. A l'avenir, elle aimerait se tourner vers la traduction de sous-titrages.

Clément Gacheny et Emilie Weynants